

Y a-t-il une violence non sexuelle ?

Alex RAFFY¹

C'est grâce à Yves Gérin que j'ai le plaisir d'être parmi vous à cette demi-journée régionale d'étude. Monsieur Gérin suit à distance la publication de mes travaux, et nous échangeons épisodiquement sur des questions qui recoupent ses propres recherches et expériences. C'est je crois principalement mon ouvrage intitulé *La pédofolie. De l'infantilisme des grandes personnes* qui m'a valu cette invitation parmi vous. Par ailleurs, bien que j'aie publié des articles traitant de sujets très variés, les responsables du *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse* paru en 2010 aux PUF m'ont demandé d'y rédiger la définition de ces trois seuls mots : *adulthood*, pédophilie et viol. Le thème de cette demi-journée m'amènera en fin de compte à faire tourner mon propos autour de ces trois mots.

L'interrogation de mon titre est une question-réponse à l'intitulé des journées : « Société et violences sexuelles ». Bien que la spécialisation *psy* dans le domaine des violences sexuelles, la *victimologie*, soit très respectable, je garde néanmoins une certaine méfiance à l'égard de ce positionnement professionnel, parce qu'une écoute ouverte me paraît suffire à tout sujet en souffrance et que d'autre part cette spécialisation me semble pousser à une victimisation contreproductive des consultants. Pourtant, j'aurais à apprendre de cette discipline, car il m'est hélas arrivé comme soi-disant psychothérapeute, de passer à côté d'abus sexuels. Lorsque les choses se sont révélées par un autre biais, j'ai passé quelques nuits blanches et des heures à relire mes notes et à réfléchir pour savoir comment cela m'avait échappé. Une autre fois, je le devinai et poussai la fillette de 8 ans à en dire quelque chose, mais elle s'amusait de mon inquiétude, faisait la coquette et subvertissait la règle

¹ Texte inspiré d'A. Raffy, *La Pédofolie. De l'infantilisme des grandes personnes*, Bruxelles, De Boeck, 2004. Travaux de recherche et contacts à : pedofolie.info

fondamentale en m'opposant un : « Vous m'avez dit que j'avais le droit de tout dire, mais je suis pas obligée ! » J'ai appris que les viols s'avouaient assez peu fréquemment dans le cadre d'une psychothérapie d'enfant, ce qui ne m'a pas vraiment consolé. En effet, il est très difficile de distinguer le fantasme de la réalité historique, et si le psy se préoccupe trop de le faire, il risque de se transformer en inspecteur de police et de devenir sourd ou de faire des passages à l'acte². D'un point de vue psychique, que la scène de séduction ou d'abus se soit réellement passée ou qu'elle ait été fantasmée, le résultat paraît être le même : « Très souvent, dit Freud, on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle le refoulé. En revanche, une analyse correctement menée le convainc fermement de la vérité de la construction, ce qui, du point de vue thérapeutique, a le même effet qu'un souvenir retrouvé³. »

J'ajoute juste un point clinique notable : lorsqu'il s'agit de viols réguliers commis par un proche sur un mineur, ce sera seulement après la révélation des abus que la symptomatologie de la victime va flamber. Alors qu'un viol unique commis par un étranger s'accompagnera d'emblée d'une névrose traumatique (dans le premier cas, il y a souvent eu une approche préliminaire de jeu ou de séduction et par ailleurs une relative habitude protégeant de la NT, avec une jouissance de contrebande associée, et la révélation éveillera une culpabilité relative à cette jouissance, responsable de la flambée symptomatique. Dans le second, c'est le plus souvent sans séduction ni préoccupation de ne pas commettre un dégât physique visible sur la victime.

- Qu'entend-on par « violence sexuelle » et pourquoi s'y intéresser ? Au XVI^e siècle, « le vol de grand chemin constituait après le crime de lèse-majesté un des points extrêmes de

² Cf. *La neutralité malveillante* de J.P. Gattegno (Calmann-Lévy, 1995), où le roman évoque les dérives d'un analyste devenu inspecteur, puis un criminel crapuleux (sorti au cinéma sous le titre *Crime parfait*).

³ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, Paris, PUF, 1985, p. 278. Ces confusions ont mené à l'élaboration du concept de « syndrome de personnalités multiples » (DSM), où de fausses réminiscences ont donné lieu à de très nombreux procès aux USA, faisant la fortune des avocats, mais pas le bonheur des protagonistes.

gravité⁴ », bien plus dangereux et condamnable qu'une violence sexuelle. L'insécurité sociale et la défense des biens préoccupaient davantage que les violences sexuelles.

Le latin *violentus* signifie : « impétueux, emporté », ou dans un sens abstrait : « despotique, tyrannique ». Et le verbe *violare* (violer) renvoie à une « force en action », « assaut », « force des armes » (*Vis, vires*). Ce n'est qu'au XIXe que *violenter* a préférentiellement désigné la violence sexuelle. En 1859, la Cour de Cassation estimait qu'il fallait un coït complet de l'agresseur pour que le crime de viol soit constitué, même si un couteau avait été utilisé pour ouvrir les voies génitales de la fillette⁵ ! Ce n'est que depuis 1992 que le viol est qualifié de « crime » par la loi et se trouve défini comme « tout acte de pénétration sexuelle [...] commis par violence ou contrainte, menace ou surprise ».

Sous l'Ancien Régime, la victime était considérée comme souillée et impure, et devenait un objet d'abjection et d'opprobre au point qu'elle pouvait aussi être condamnée⁶ : « L'enfant qui « cède », fut-ce à la violence, est déjà « corrompu », perdu de débauche, vaincu par le mal⁷ », nous dit Vigarello. Quant à la femme agressée sexuellement, si elle n'était pas vierge, il n'y avait pratiquement jamais de condamnation judiciaire.

Autre fait inconcevable pour un esprit de notre époque, dans de nombreux cas datant encore du milieu du XIXe siècle, il est fait état « de la plus extrême docilité » de fillettes face à leur violeur. Dans *L'enfance violente*, il est évoqué parmi d'autres exemples un auteur des attentats qui l'ont mené aux assises, « qui n'a pas eu trop de mal, apparemment, à convaincre les fillettes. Elles attendaient leur tour, expliquent-elles, à la porte du wagon⁸. » Ce qui révèle, hormis la possible ambivalence des fillettes, une mentalité faite de docilité à l'égard des adultes et des abus d'autorité, mais aussi la soumission à un *fatum* qui apparaissait comme

⁴ G. Vigarello, *Histoire du viol. XVIe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 30.

⁵ A.M. Sohn, « Les attentats à la pudeur sur les fillettes en France (1870-1939) et la sexualité quotidienne », in *Violences sexuelles*, Mentalités, histoire des cultures et sociétés, Ed. Imago, 1989, p. 72-73. Repris par Vigarello, p. 144.

⁶ Bannissement de 5 ans pour la jeune fille violée par son père (Vigarello, *ibid.*, p. 46).

⁷ G. Vigarello, *ibid.*, p. 45.

⁸ Brigitte Camdessus, Michel C. Kiener, *L'enfance violente*, Paris, ESF, 1995, p. 58-59.

l'ordre des choses. Cet état d'esprit persiste dans les pays du quart monde ou encore chez les enfants ayant des parents abusifs qui les tiennent isolés.

En France, dans les années 1950-60 et parfois encore de nos jours, les abus sexuels commis par des figures d'autorité – des maîtres ou des prêtres – étaient considérés par les adultes comme un fait regrettable mais inévitable ; on avait juste eu la malchance d'être tombé sur un mauvais élément : « Si c'est pas malheureux ! » disait-on sous cape. Quand la situation s'ébrutait, on se contentait de les déplacer.

Le monde en mutation et la perte des sécurités sociales ont amené les parents à reporter leur libido sur l'enfant qui incarne leurs idéaux et leurs espoirs de revanche. Ils font de lui un objet de compagnie et de consolation qu'ils vont à ce titre gâter. « L'humanité doit donner à l'enfant ce qu'elle a de meilleur » disait dès 1900 l'un des lointains inspirateurs des Droits de l'enfant⁹. Et effectivement, c'est bien souvent l'enfant qui a la préséance sur l'adulte à la maison. C'est une première mondiale, l'enfant et l'adolescent sont devenus les nouveaux modèles identificatoires ; la passion de l'enfant¹⁰ est désormais l'horizon et le socle du couple parental et des adultes en général, alors que jusqu'à présent, c'était l'adulte dans la force de l'âge et du travail qui constituait le modèle indépassable. Nous voguons entre la *pédofolie* : l'adoration de l'enfant-roi mis en position de fétiche parental (dangereux à fesser et à caresser), et d'autre part ce que Tony Anatrella a nommé l'*adulgence*, soit la poursuite d'une adolescence que l'adulte tarde à quitter¹¹.

La famille ne prend plus en charge les contraintes de la vie sociale parce que désormais, dit Marcel Gauchet, « la famille est devenue un refuge contre la société et, en particulier, une instance de protection contre les contraintes de la vie sociale en général. La société est perçue

⁹ Janusz Korcsak médecin polonais qui inspira la Déclaration de Genève sur la protection de l'enfant en 1924.

¹⁰ L. Gavarini, *La passion de l'enfant*, Paris, Denoël, 2001.

¹¹ T. Anatrella, *Interminables adolescences. Les 12-30 ans*, Paris, Cerf/Cujas, 1997.

comme un monde dangereux... » Ce danger de l'altérité hors famille, de l'inquiétante étrangeté s'incarnera volontiers dans une peur du pédophile ou du maltraitant d'enfant.

On voit que **l'enfant-roi a pour corrélat l'enfant victime**. Le régicide et le parricide, qui étaient des crimes de lèse-majesté menant au supplice de la roue, ont laissé place au meurtre d'enfant et à la pédophilie qui sont devenus les crimes les plus graves juste après le crime contre l'humanité. Au point que certains considèrent que tout défaut de bien-être de l'enfant constitue une maltraitance¹² ! L'empathie pour sa progéniture est telle, que toute atteinte au narcissisme de l'enfant touchera son parent au plus profond de lui. Une étude récente de l'observatoire international de la violence à l'école indique que les parents venant défendre leur enfant sont les premiers auteurs des incivilités à l'égard des chefs d'établissement¹³.

Arrêtons-nous un instant aux *agressions physiques*. Alors que les victimologues et les disciples d'Alice Miller¹⁴ considèrent que l'agressivité des adultes résulte des violences subies dans leur enfance, force est de constater que bien que les châtiments corporels des enfants soient en diminution depuis plusieurs décennies, la violence des adultes n'a pas décliné, que ce soit dans les stades de foot ou au niveau des vols avec violence !

Selon une étude de l'Observatoire National de la Délinquance et de la Réponse Pénale de cette année, près de 20 % des personnes mises en cause par la police et la gendarmerie ont moins de 18 ans, tandis que les mineurs commettent la moitié des vols avec violence¹⁵.

Dans le même temps, les discours alarmistes et le sentiment d'insécurité progressent (cf. L. Mucchielli). En effet, la violence physique devient un épouvantail, fut-ce sous la forme d'un châtiment corporel, puisque l'on a tendance à confondre les sanctions avec une véritable maltraitance physique. Si bien que le refoulement et la condamnation morale de toute

¹² L. Gavarini, F. Petitot, *L'invention de la maltraitance*, Paris, Érès, 1998, p. 81.

¹³ Un proviseur ou principal sur huit a déposé une plainte en 2009-2010, *Le Monde* du 28 avril 2011.

¹⁴ A. Miller, *C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation*, Paris, Aubier, 1984 et Olivier Maurel, *La fessée*, Tressan, Édition La Plage.

¹⁵ (ONDRP) *Le Monde* du 16 novembre 2011.

violence provoquent un retour du refoulé se manifestant notamment à travers celle des ados. Ce sont ces mêmes ados qui justement pètent les plombs à la moindre frustration, qui insultent voire frappent leurs parents, surtout la mère lorsqu'elle est seule.

Parce que les adultes n'imaginent pas que des mots puissent faire plus mal qu'une violence physique, et que la mise d'un suppositoire (*a fortiori* un toucher rectal) puisse être vécue par un enfant comme violent, voire comme un viol.

Comme le dit l'ethnologue Denis Jeffrey, « toute violence n'est pas destructrice [...] En fait, la violence existentielle résulte de l'intensification d'une émotion, de la force vive d'un sentiment, de la manifestation très brusque d'une pulsion ou d'un désir, de l'expression d'une action ou d'une réaction excessive, démesurée, extrême. Omniprésente, la violence renvoie à une expression de vie très puissante, si puissante qu'elle peut provoquer la mort¹⁶. » Parce qu'on veut tellement protéger les enfants de la mort et de la violence, qu'on les étouffe paradoxalement. A l'occasion, on leur envoie une cellule médico-psychologique d'urgence dès qu'ils rencontrent quelque chose qui vient leur rappeler que la mort et la violence sont inhérents à la vie¹⁷.

Le foisonnement des règles, l'univers bétonné de notre société nous garantit une sécurité sans pareil¹⁸, au point que tout ce qui y échappe provoquera une panique disproportionnée. Corrélativement, le champ de la violence s'élargit, les chauffards étant devenus des « délinquants de la route », les reproches professionnels du « harcèlement moral », les avances sexuelles du « harcèlement sexuel » (les patrons tentent de ne plus se trouver seuls avec une employée, tout comme les enseignants avec un élève). Les menaces entre enfants ou les jeux de « touche-pipi » alertent les adultes et peuvent faire l'objet de sanctions sévères. Parfois aussi les premières expériences sexuelles d'une jeune fille paraîtront tellement inouïes

¹⁶ D. Jeffrey, *Jouissance du sacré. Religion et postmodernité*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 13.

¹⁷ Cf. A. Raffy, « Violence symbolique et violence physique avec l'enfant à l'épreuve de la psychanalyse », *Le Coq-Héron* n° 199, 2009.

¹⁸ Au prix d'une violence symbolique consentie empiétant sur les libertés.

aux parents ou aux professionnels qu'ils vont tenter de la convaincre, s'il s'agit d'un adulte, qu'elle s'est laissée abuser par un vil séducteur et la pousseront à porter plainte pour viol.

Je reviens à mon intitulé : toute violence est-elle sexuelle ?

La théorie psychanalytique, si on y adhère, pose que de la naissance à la mort, nous sommes tenus par notre libido ; libido que Freud considère comme un synonyme d'intérêt, d'envie essentiellement sexuelle. Nous passons notre temps à rechercher la satisfaction pulsionnelle sur nous et surtout hors de nous, parce que nous ne sommes pas « autoérotiques ». Les investissements psychiques tournent d'abord autour de la peau et des orifices qui supportent une fonction physiologique (nourrissage, excrétion, regard, audition), et vont s'inscrire dans la lignée des sensations de plaisir/déplaisir.

Mais le langage va nous pousser à rechercher du sens à nos propres sens et à notre environnement. L'enfant est déjà un logicien qui cherche des explications relatives à la différence des sexes, à la scène primitive entre ses parents, à ses sensations sexuelles et à ses désirs incestueux ; il va construire ses mythes individuels, ses fantasmes qu'on qualifiera de « phallogocentrés ». « Phallogocentré » veut dire que l'être-au-monde de l'enfant puis de l'adulte se structure à partir d'un trou central, à partir des manques multiples de l'Autre et de lui-même qu'il n'aura de cesse de chercher à combler par des objets, des fantasmes, des scénarios. La psychanalyse définit le phallus comme une sorte de Saint Graal, comme la représentation de l'objet précieux qui manque à tous. On définira ainsi très schématiquement le phallus comme le signifiant mis en avant pour donner sens et répondre à toutes les modalités du manque.

On dira – sur le modèle du phallus qui manque au genre féminin durant l'Œdipe, mais qui en fait manque à tous – que notre univers phallogocentré nous fait vivre et penser à travers un univers de significations phalliques. Les expériences de la vie sont marquées par notre être-au-sexe. Je pense à une fillette de 3 ans et demi qui voulait jouer du même instrument de

musique que son père. Dans son système de pensée magique, elle l'expliquait ainsi : « C'est pour avoir un zizi comme toi ! »

Le bébé a besoin d'avoir une relation sensuelle à l'Autre maternel, les désirs incestueux de part et d'autre étant non seulement inévitables mais nécessaires, sous peine d'insécurité affective majeure, voire d'hospitalisme. Simplement, après le temps de *préoccupation maternelle primaire* où la mère s'ajuste à son nouveau-né (Winnicott), il faudra que le lien libidinal mère-enfant se desserre. Cette séparation est si peu évidente que le garçon de 3-4 ans doit phalliciser son monde en s'imaginant un père castrateur [la fille un père indifférent] pour sortir du traquenard œdipien.

La violence des affects éveillée par ses rencontres avec l'Autre sera aussi sexualisée, c'est-à-dire que l'enfant liera ces affects effractifs à des représentations sexuelles. L'enfant sexualise ainsi ses punitions, notamment les fessées, où ses fesses vont s'érogéniser davantage ; il va simultanément fantasmer sur le désir de celui qui les châtie. Une fessée ou une claque du parent lui offrirait ainsi une satisfaction inconsciente de type sexuel, analogue à la scène primitive où maman a aussi dû subir des choses de cet ordre.

Chez l'adulte aussi, on retrouve cette sexualisation de la vie de relation. Il suffit de voir toutes ces publicités où les marchandises les plus diverses sont associées au désir sexuel !

Si un homme en humilie ou en frappe un autre, cela va générer un rapport agresseur/victime analogue à une relation sexuelle de type actif/passif, voire masculin/féminin : l'agresseur l'a bien eu, « il l'a bien baisé » et lui a « fait la honte » ; la relation actif/passif prend ainsi une teinte sadomasochiste.

Par conséquent, en dehors de la déssexualisation opérée par la sublimation sur les objets culturels, peut-on imaginer une situation ou un objet qui échappe aux significations phalliques, qui échappe à la sexualisation et à nos projections de désir ? C'est une question générale qui englobe ma question de départ : Existe-t-il des violences non sexuelles ?

La clinique nous montre que oui !

Deux situations au moins échappent à notre champ de significations phalliques, et correspondent à des états psychopathologiques :

- Dans les moments de détresse psychotique, de sentiment aigu de dé-réalité, le monde extérieur désinvesti par la libido va paraître vide, mort, va donner l'impression d'un dramatique décor de carton-pâte. Ce n'est pas seulement le *self* qui paraît faux, c'est aussi l'environnement qui semble vide, provoquant un sentiment de fin du monde. Le délire constitue déjà une tentative de guérison, parce que c'est une façon folle mais efficace de re-phalliciser la réalité extérieure, en construisant une néo-réalité où le monde sera saturé de significations (érotomanie, délire de grandeur) ;

- Un autre phénomène échappe aux significations libidinales, c'est le trauma ou traumatisme psychique que Freud relie à la pulsion de mort et de destruction, ce concept que les victimologues et certains croyants ont du mal à accepter, parce qu'il contredit l'idée d'une bonté de la nature humaine. En effet, la psychanalyse pose comme inhérent à l'être parlant le discord, l'agressivité, la violence, et même une certaine dose de jouissance sadomasochiste. La pulsion de mort vient en fin de compte conceptualiser un certain échec dans la libido à lier les choses entre elles, à saturer le réel par des significations phalliques, à travers le réel du symptôme névrotique, ou à travers une névrose traumatique. Car le trauma psychique résulte d'une surprise telle, que l'appareil psychique de l'individu n'arrive pas à mettre des significations sur une scène qui l'affecte au plus au point. Les individus traumatisés par un accident ou un attentat terroriste seront ainsi en grande difficulté, parce qu'ils n'arrivent pas à donner du sens, ni à témoigner auprès des autres, des affects innommables qu'ils ont vécu. Même un viol peut paradoxalement ne pas avoir été phallicisé, peut ne pas avoir été corrélé par l'enfant agressé à un désir sexuel qui fasse sens.

J'ai travaillé avec un adolescent qui s'était fait violer : sa névrose traumatique n'a commencé à s'estomper qu'à partir du moment où ses cauchemars ne répétaient plus à l'identique la scène du viol. Je rappelle que dans la névrose traumatique, la scène traumatogène ou une partie de la scène est répétitivement revue de façon hallucinatoire, que ce soit de jour ou de nuit, avec à chaque fois des bouffées d'angoisse. Cet adolescent a donc progressivement abandonné ces reviviscences pour faire des cauchemars devenus métaphoriques : par exemple il était poursuivi par un tueur et s'enfuyait au sommet de la tour Eiffel. Son viol devenait ainsi un scénario dialectisable.

Ce qui est traumatisant, c'est un acte subi et subit qui affecte sans faire sens et qui met la victime dans une position de passivité désubjectivante ; la passivité complète va désubjectiver, parce qu'elle transforme la victime en poupée de chiffon, en pur objet de vidange sexuelle, un peu comme Primo Levi¹⁹ qui lors de son internement en camp de concentration a été marqué à vie par cette scène où un kapo s'était essuyé les mains sur lui, comme il l'aurait fait sur une serviette.

Les significations ultérieurement mises sur le viol viendront phalliciser, c'est-à-dire sexualiser le trauma de l'enfant. La formulation plus exacte de ma question initiale serait donc « tout violence est-elle sexualisable ? », la réponse étant qu'il serait préférable qu'elle le devienne pour être moins traumatique. Pour autant, la sexualisation de la violence amènera honte et culpabilité. La culpabilité est une première ligne de défense qui branche l'individu sur le scénario vécu, qui réinterprète le viol en se remettant dans une position active : s'il pense être fautif, c'est qu'il aurait participé à son malheur, ce qui vaut déjà mieux que d'avoir été une poupée de chiffon.

- Alors, une des caractéristiques de notre époque veut que les fantasmes des adultes fassent des enfants et adolescents des condensateurs de jouissance, des objets aimantant les désirs

¹⁹ Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.

sexuels adultes, en fassent des candidats à la victimisation. Dans cette logique, tout adulte est un pédophile en puissance dont l'enfant doit se garder, avec le concours des campagnes de prévention des abus sexuels²⁰.

Il ne faut pas oublier que les juges d'Outreau ont montré des adultes tellement affolés par l'idée de pédophilie et de viol de ce qu'il y a de plus sacré pour eux, qu'ils ont contaminé les enfants au point de les amener à accuser toute le monde et à ajouter des détails croustillants. Les adultes devenus fous des enfants – *pédofous* donc – perdent leurs repères en faisant d'eux leur fétiche. Ils s'affolent d'une possible transgression du toucher, comme l'aiguille d'une boussole approchant d'un pôle ! Les *marches blanches* initiées par les Belges et récemment reprises en France pour l'assassinat d'une adolescente témoignent de cette nouvelle sensibilité des adultes.

Dans *Malaise dans la civilisation* Freud avance que « Le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel, il est aussi un objet de tentation²¹ », or, dit-il dans un autre passage : « la joie de satisfaire un instinct resté sauvage est plus intense que le fait d'assouvir un instinct dompté » parce qu'il a un goût de « fruit défendu²² ».

Je termine donc sur cette mauvaise nouvelle, si toutefois mes hypothèses d'un estompage des différences intergénérationnelles sont justes : dans notre société *adolescentrique*, les manifestations de défense et l'émotion engendrée par les viols ou meurtres d'enfants et d'adolescents pourraient être entendues comme ce que Freud nomme des « formations réactionnelles » ; à savoir, on se bat consciemment et on manifeste publiquement avec vigueur contre des tendances contraires qui sont inconsciemment en nous. Et si les réglementations et les législations se multiplient pour tout ce qui touche à la protection de la jeunesse, ne serait-ce pas parce que les fruits sexuels défendus sont les plus tentants ? Mais soutenir que ces

²⁰ Cf. Les enquêtes de H. van Gijsegheem, sur les effets de la prévention scolaire contre les abus sexuels : *Us et abus de la mise en mots en matière d'abus sexuels*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999.

²¹ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 64.

²² *Ibid.*, p. 24.

motions inconscientes existent chez chacun ne signifie pas que tout le monde soit capable de passer à l'acte ! Le névrosé ne fait que fantasmer ce que le pervers réalise à l'occasion ; n'importe qui ne sera pas kapo, violeur ou prédateur pédophile, car bien des variables entrent en jeu, notamment le degré de conscience morale et d'empathie, la volonté de puissance chez des individus frustrés de longue date, l'intensité des tendances sadiques²³.

Références bibliographiques

- T. Anatrella, *Interminables adolescences. Les 12-30 ans*, Paris, Cerf/Cujas, 1997.
- B. Camdessus, M.C. Kiener, *L'enfance violente*, Paris, ESF, 1995.
- S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.
- S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, vol.2, Paris, PUF, 1985.
- J.P. Gattegno, *La neutralité malveillante*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- L. Gavarini, F. Petitot, *L'invention de la maltraitance*, Paris, Erès, 1998.
- L. Gavarini, *La passion d'enfant*, Paris, Denoël, 2001.
- D. Jeffrey, *Jouissance du sacré. Religion et postmodernité*, Paris, Armand Colin, 1998.
- O. Maurel, *La fessée. Questions sur la violence éducative*, Tressan, Ed. La Plage, 2005.
- A. Miller, *C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation*, Paris, Aubier, 1987.
- A. Raffy, « Abus des abus de la prévention des abus sexuels », *Coq-Héron*, n ° 161, 2000 (librement disponible sur pedofolie.info).
- A. Raffy, *La pédofolie. De l'infantilisme des grandes personnes*, Bruxelles, de Boeck, 2004 (épuisé), en réédition chez Téraèdre, Paris, 2012.
- A. Raffy, « Violence symbolique et violence physique de l'enfant à l'épreuve de la psychanalyse », *Coq-Héron*, n° 199, 2009 (disponible sur pedofolie.info).
- A. Raffy, « Adulthood », « « Pédophilie », « Viol » in D. Le Breton et D. Marcelli, *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 2010.
- A.M. Sohn, « Les attentats à la pudeur sur les fillettes en France (1870-1939) et la sexualité quotidienne », in *Violences sexuelles, histoire des cultures et sociétés*, Ed. Imago, 1989.

²³ Des situations de guerre civile où l'impunité semble assurée révèlent ces personnalités sadiques où l'occasion fait le larron, leurs crimes et sévices s'alimentant de la haine de l'autre.

G. Vigarello, *Histoire du viol*, Paris, Le Seuil, 1998.